

Les Flournoy: une dynastie de psychanalystes genevois



www.flournoy.ch

Olivier Flournoy

Rêve et créativité

Paru dans *Créativité et/ou symptôme*. Paris : Clancier-Guénaud, 1982. pp. 25-32.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. « Rêve et créativité ». In: Nicos Nicolaidis, (dir.); Elsa Schmid Kitsikis, (dir.) *Créativité et/ou symptôme*. Paris : Clancier-Guénaud, 1982. pp. 25-32.

<http://www.flournoy.ch/web/œuvre/articles/>

Rêve et créativité

Olivier Flourney

De tout temps le rêve a été porteur d'un message. Il n'en va pas autrement aujourd'hui et son aspect de symptôme, – symptôme d'un mal sous-jacent – si tant est qu'il existe, n'a qu'un intérêt mineur par rapport à ses qualités d'incitation et de stimulation à la recherche, la découverte et la création de ce message. Message original, inédit, inattendu, et qui souvent dans son jaillissement, transformera non seulement le sens manifeste du rêve mais l'être même du rêveur ou du rêvé selon l'angle de l'éclairage.

Se trouver confronté à une sorte de choix entre créativité et/ou symptôme, selon le désir des éditeurs de ce livre, pose de difficiles problèmes pour un psychanalyste. En effet, il ne s'agit ni de termes similaires ni de termes qui s'opposent. Ou alors si l'on imagine créativité et symptôme comme un couple antithétique de l'ordre du normal et du pathologique, il devient nécessaire de l'opposer à un troisième terme non défini qui ne corresponde ni à l'un ni à l'autre. Le non-symptomatique n'est pas le créatif mais le normal. Le non-créatif n'est pas le symptomatique, ce n'est pas davantage le pathologique, ce serait plutôt le stérile, le répétitif. Si l'on consulte rapidement le dictionnaire, on s'aperçoit que le petit

Robert ne connaît ni créatif, ni créativité. Quand au petit Larousse, il nous apprend que la créativité signifie le caractère d'une personne créative. Ainsi en va-t-il de Dieu qui est la Personne créative par excellence. Dieu a un caractère ou est un caractère créateur, la créativité est son fait. Ce qui fait contraste à la créativité divine, c'est le monde. Dieu créa le monde, sa création, le monde réel, tangible, concret, brut, littéral. Le réel dans son aspect le plus dépouillé, le réel sans qualité, voilà quelque chose qu'on pourrait proposer comme une donnée immédiate de la conscience, qui colle au monde, comme quelque chose d'adapté.

Le symptôme fait partie de ce monde-là. Détaché au problème du créateur, le symptôme est adaptation, il est mauvaise adaptation et fait partie du champ de nos connaissances. Il est là où il n'aurait pas dû être, il ne surprend pas, il réclame notre attention pour que nous agissions conformément à nos moyens pour le transformer ou le faire disparaître, pour que le monde retrouve l'ordre qui lui est intrinsèque, l'ordre exigeant, bonne adaptation.

Il n'en va pas de même de la créativité, elle reste du côté du créateur, elle implique par conséquent une marge considérable de mystère, de sacré, de méconnu, d'ignorance, et débouche sur l'effet de surprise. Il ne peut en aller autrement dans la mesure ou prétendre connaître quelque chose aux « mécanismes » ou aux mystères de la création serait se « présentifier » comme mystère soi-même

L'adaptation au monde est notre fait. Elle inclut les symptômes qui ne sont que défauts d'adaptation Elle exclut la créativité qui n'entre pas dans ses normes puisque par définition c'est là le caractère de celui qui crée un monde.

L'adaptation est sans doute une visée louable en soi.

Une bonne adaptation au cycle naturel de la reproduction est indispensable à la survie des espèces, qu'il s'agisse de la tique, de l'hydre ou de quiconque. L'adaptation réciproque entre l'individu et le milieu quel qu'il soit, social, économique, politique, exige des efforts continus et des qualités multiples, indépendamment des conséquences, des rapports de force et des visées contradictoires. Pourtant, trop d'adaptation nuit.

Transposons le problème de l'adaptation sur le plan du langage et imaginons une adéquation parfaite du signifiant au signifié ne laissant plus même de place pour la barre qui les sépare. Le mot serait parfaitement adapté à la chose ; perdant sa qualité de représentation, il deviendra la chose elle-même ou vice versa. Tous les enfants des écoles sauraient qu'une montagne est une montagne, il n'y aurait plus ni temps ni espace pour imaginer ce qu'une montagne pourrait être, elle serait impensable. Ce serait la montagne sans qualité, celle qui est et dont il n'y a rien à dire. Ces enfants seraient comme Dieu devant son monde, sidérés, béats, muets, anéantis. L'espace et le temps de la créativité sont aussi indispensables que l'adaptation. À ce sujet les théories structuralistes de Lévi-Strauss semblent peu compatibles avec le mystère de la créativité. L'hypothèse des signifiants vagues, en attente d'un signifié non encore à disposition ou non encore découvert grâce à l'intelligence humaine est séduisante, toutefois celui qui la partage se met à la place du sacré que le signifiant vague est censé éliminer.

L'omniscience, même comme projet dans un avenir infiniment lointain, est déjà sa « personnification » au présent chez celui qui en construit la théorie.

La même problématique a été décrite ou décelée chez Lacan, à travers la forclusion du nom-du-père. S'il y a quelque chose de forclos, c'est-à-dire d'exclu avant même d'avoir jamais été, il y a là quelque chose qui échappe radicalement à toute compréhension. D'où, en admettant que cette forclusion soit typique de

la psychose, il devient légitime pour qui partage ce point de vue de renoncer à comprendre la psychose. La frange de mystère – de sacré – de cette « affection mentale » est indépassable. Par contre, réduire la psychose à un problème – insoluble actuellement – de linguistique, ou de linguisterie, c'est déjà en connaître le mystère, mystère qu'il reste à déchiffrer avec le temps, c'est donc devenir soi-même le lieu du mystère¹.

Renoncer à la créativité dans ce qu'il y a de mystérieux ou de sacré pour espérer la réduire à nos schémas de connaissance serait l'adapter au monde. C'est bien ce qu'on peut faire d'une théorie psychanalytique qui renoncerait à l'originaire. Une théorie qui voudrait par exemple que l'inconscient soit du refoulé et qui impliquerait qu'à un moment donné, avant le refoulement initial il n'y ait pas eu d'inconscient. La démarche est alors limpide et sans accroc. Le retour du refoulé impliquera le retour à cet état antérieur à tout refoulement. D'une mauvaise adaptation au monde, il sera loisible de revenir à une bonne adaptation, à une parfaite adéquation entre le monde et soi, entre signifiant et signifié. Par bonheur, avec la bouteille à l'encre du refoulement primaire, la créativité reste ouverte et les surprises surprenantes. L'amnésie infantile n'est pas que la conséquence d'un signifié perdu qu'il s'agit de retrouver. Ce n'est pas non plus l'Œdipe qui en est la cause. Ou alors, si nous l'admettons comme hypothèse de travail, comme théorie préliminaire à notre manière de vivre et de conduire la cure, sa découverte ultérieure au fil du développement et des aléas de l'analyse se fera justement là où on l'attendait le moins, comme effet de surprise, inattendu jaillissement venant raviver, vivifier et régénérer la théorie initiale.

Tout ce que le psychanalyste peut attendre « objectivement » de ses théories, c'est qu'elles lui permettent les meilleures conditions pour obtenir la levée des symptômes et de inhibitions. L'éclosion d'une créativité bienvenue est une prime qu'il peut espérer avec confiance, sans qu'il sache ni où ni quand, ni comment elle se manifesterait. Son art sera de mettre toutes les chances de son côté pour en assurer la manifestation.

C'est dans une même perspective de créativité que le rêve doit être cerné. Sous l'angle de l'adaptation le rêve n'a aucun intérêt. « Herman a mangé toutes les cerises » nous dit Freud, rapportant le rêve que son neveu lui aurait raconté. Fort bien, mais qu'est-ce que cela peut nous faire ? Il aurait aussi pu ne pas les manger du tout, et se contenter d'une nuit paisible. On peut juste émettre l'hypothèse – mais à quel titre ou de quel droit – que le rêve d'Herman fait partie de la catégorie symptômes. Il doit être symptomatique d'une nuit agitée dans la mesure où un rêve est fait pour s'oublier, tout comme un cauchemar. Un sommeil sans cauchemar est infiniment préférable ; personne ne pourra jamais nous détromper après une bonne nuit et nous convaincre que nous avons simplement oublié nos rêves ou nos cauchemars.

¹ Cf. à ce sujet Vincent Descombes : *L'équivoque du symbolique*. Confrontation, printemps 1980.

Sous l'angle de la créativité il en va tout autrement. Le rêve n'étant qu'une suite de sons ou d'images, c'est non seulement sa remémoration, sa « mémorisation » qui compte, mais surtout son récit à soi-même ou à quelqu'un d'autre. Le rêve nécessite des oreilles aussi bien qu'un locuteur, et les rapports, les interactions qui se nouent entre les deux présentent la même complexité que pour tout ce qui touche à la créativité.

De nos jours les grands créateurs sont avant tout les coiffeurs, les couturiers et les bottiers. Leurs talents font merveille. Ce qui est surprenant, et qui reste du domaine du mystère ou du sacré, c'est le lieu d'où surgit la marque de la créativité : le visage rayonnant ou le port altier, majestueux de la femme.

Coiffure, robe, chaussures ne sont que traits d'union entre le créateur et la créature, liens symboliques d'un travail de création qui ne persisteront que le temps que l'on voudra bien leur accorder. Qui se soucie de l'humble sculpteur qui travaillait un jour à Milo ? Le handicap du coiffeur, pour qui pense à sa gloire posthume, est de s'attaquer à un matériau plus rapidement périssable. Il en va probablement de même pour le peintre ou le compositeur. Une portée chantée dans le vent ou une partition calligraphiée sur un parchemin de bonne qualité ne changent rien à la qualité de la création, elles ne font que lui conférer une longévité différente à l'aulne du temps humain : à l'aulne de l'éternité, il n'y a pas de différence.

Ce qui compte, pour notre propos d'aujourd'hui, c'est de souligner la nature hasardeuse des liens entre les participants de la créativité et de s'apercevoir que c'est à leur niveau, au niveau des « créateurs » que se loge l'insaisissable, le mystérieux, le sacré. La psychanalyse s'efforce d'organiser son champ relationnel ou intersubjectif de telle sorte que ces liens soient à même de permettre au mieux l'épanouissement de leur potentiel de créativité. Herman n'a pas que rêvé ; il s'est raconté son rêve. Il y a donc déjà trois sujets qui sont en relation ou en étroite communication : le rêveur, le rêve et le rêvé ; celui qui dit avoir mangé les cerises, celui qui a mangé les cerises et celui qui apprend qu'il en a mangé. Il aurait pu en rester là, et pour sa chance se trouver fort satisfait d'avoir créé une possibilité indéfiniment renouvelable de satisfaire sa gourmandise. Il n'en a rien été et pour notre chance Herman a cru bon de raconter son rêve à son oncle. Intentionnellement sans doute encore qu'on ne puisse qu'en conjecturer les motifs. Serait-ce pour narguer cet oncle à qui il avait dû offrir la veille une corbeille de ces fruits aussi rares que succulents ? Compensation onirique d'un geste qu'il n'aurait accompli qu'avec une apparente bonne volonté et qui lui aurait laissé un goût amer d'envie et d'injustice ? Serait-ce alors pour ajouter à cette revanche émotionnelle une compensation d'un niveau plus intellectuel et montrer à cet oncle que les enfants sont plus malins que les adultes ne veulent bien le croire ? Serait-ce enfin pour le séduire ? Hypothèse pour le moins étrange. À quoi bon séduire cet oncle une fois encore alors que le geste de la veille était plus que suffisant. Pourtant, ré-

trospectivement, il semble bien qu'il se soit agi de cela. De toute façon l'histoire montrera que Freud a été séduit au-delà de toute imagination. Étonné, intrigué, charmé, il s'emparera du récit de son neveu pour en faire le point de départ d'une de ses œuvres les plus originales, *la science des rêves*.

Comme les heureuses conséquences de la créativité d'un maître-coiffeur se lisent sur la beauté d'un autre visage, celles de la créativité du jeune Herman vont être sa contribution à l'origine de cet ouvrage exceptionnel, ouvrage qu'il n'aura peut-être jamais lu.

Pour le psychanalyste le rêve ne peut pas être symptôme ; il doit par l'intermédiaire de son commerce avec la théorie analytique, devenir créateur, source de créativité autant que création. Quant au travail de l'analyste, il consistera en un réajustement continu des conditions de la cure de par ses interprétations, non seulement pour assurer la révélation du rêve, mais aussi pour que le bénéfice qui découlera de cette créativité rejaillisse cette fois-ci autant sur le rêveur, sur l'analysé, que sur l'analyste.